

LALIBERTÉ, MICHELINE et JEAN-LOUIS ROBICHAUD. *Vivre à la Baie. Images d'un temps passé.* Lévis, Les Éditions de la Francophonie, 2015, 189 p. ISBN 978-2-89627-414-7

Jean Simard

Volume 15, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041148ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041148ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J. (2017). Review of [LALIBERTÉ, MICHELINE et JEAN-LOUIS ROBICHAUD. *Vivre à la Baie. Images d'un temps passé.* Lévis, Les Éditions de la Francophonie, 2015, 189 p. ISBN 978-2-89627-414-7]. *Rabaska*, 15, 256–259.
<https://doi.org/10.7202/1041148ar>

gouvernementale, c'est ouvrir une fenêtre pour une meilleure connaissance d'une communauté ethnoculturelle qui souhaite exister. Si la question demeure complexe, c'est en étudiant le phénomène sous différents angles que nous pouvons ouvrir des brèches et rendre compte humblement de cette vitalité culturelle, de ce patrimoine de l'Autre chez-soi.

La quatrième et dernière partie du recueil, moins étoffée, traite d'un sujet très peu abordé en ethnologie, soit la prostitution. Le premier texte met en évidence le témoignage d'une ex-prostituée. Entre l'appât du gain et une vie brisée, le lecteur peut comprendre les difficultés et la détresse inhérentes à cette pratique. Le second texte met en parallèle prostitution et immigration dans la Vieille Capitale. Cette incursion dans l'univers des travailleuses du sexe montre la diversité des sujets pouvant faire l'objet d'un regard ethnologique, cette fois-ci en milieu urbain. Il en ressort des constats troublants qui profiteraient de nouvelles investigations.

Tout compte fait, *Ethnologue de terrain* est un exemple éloquent d'une démarche professionnelle audacieuse. Celle d'un jeune ethnologue entreprenant qui a fait le pari d'aborder différemment le métier, de revenir à son essence, à sa raison d'être : le terrain ethnologique. Les nombreuses photographies, majoritairement prises par l'auteur, servent très bien le récit et facilitent sa mise en contexte. Pascal Huot, en répondant à la proposition des Éditions Charlevoix de réunir en un livre une sélection de ses nombreux articles, a affirmé avec vigueur que sa démarche peut non seulement rendre des éléments de notre patrimoine culturel plus accessibles, mais peut également s'avérer une façon originale de financer ses propres recherches...
Pour la suite du terrain !

MATHIEU TREMBLAY
Ethnologue, Coteau-du-Lac

LALIBERTÉ, MICHELINE et JEAN-LOUIS ROBICHAUD. *Vivre à la Baie. Images d'un temps passé*. Lévis, Les Éditions de la Francophonie, 2015, 189 p. ISBN 978-2-89627-414-7.

La Baie dont il est ici question est la Baie Sainte-Marie, région située au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse et habitée principalement par des Acadiennes et des Acadiens qui s'y sont installés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. En 1879, la région est incorporée en municipalité sous la dénomination de Clare. Le but de l'ouvrage, comme l'annoncent les auteurs en quatrième de couverture, consiste à mettre en valeur, à travers le patrimoine photographique, le genre de vie qui a caractérisé la période des années 1890 à 1970.

Le livre compte 216 photos – dont 4 hors chapitres – noir et blanc représentant la vie quotidienne des gens de la Baie. Elles sont regroupées sous cinq chapitres précédés d'une introduction où les auteurs affichent clairement leur approche : « L'une des idées de départ de notre recherche a consisté à vouloir transposer à la Baie Sainte-Marie les méthodes et les principes de l'histoire des mentalités, une méthode historique qui s'est révélée particulièrement fertile en France à partir des années 1970 [...]. L'un des apports importants de cette approche concerne son intérêt pour la notion de "genre de vie", et par conséquent son rapprochement avec les disciplines de l'ethnologie et de l'anthropologie, qui viennent ainsi soutenir et compléter la dimension historique ». Les sources archivistiques habituelles que conservent surtout les évêchés, les congrégations religieuses et les musées de la région ne permettant pas vraiment de documenter les photos, et donc de bien comprendre les habitants qui y sont représentés, les auteurs se sont tournés vers la tradition orale, « l'une des richesses de la Baie Sainte-Marie », archivée depuis les années 1960 par différentes équipes de professeurs et d'étudiants.

Et pourquoi les auteurs se sont-ils intéressés à la photographie pour décrire le genre de vie des habitants de la Baie Sainte-Marie ? L'étincelle proviendrait des travaux d'Alexander H. Leighton, psychiatre et anthropologue, qui lança en 1948 une vaste étude d'épidémiologie dans le comté de Digby – auquel appartient la ville de Clare – afin de comprendre les liens qui existent entre les changements socioculturels et la santé mentale. Pour cela, il s'associa au chercheur d'origine américaine John Collier, qui à partir des années 1940 s'intéressait à la photographie en tant qu'outil de recherche pour l'ethnologie et l'anthropologie. La collection des photos prises par Collier dans le comté de Digby en 1950 et 1951 se compose de clichés provenant des communautés anglophone et acadienne et représentent la vie quotidienne des gens au travail, le décor intérieur des habitations et la vie sociale. « Cette collection fut, d'une certaine façon, l'élan initial qui nous a permis de croire que le projet d'une histoire de la Baie au moyen de la photographie était possible et qu'il fallait la compléter par des recherches dans les archives visuelles de la région en consultant autant les collections privées que les collections publiques. » C'est ainsi que furent mises à profit les collections de photos anciennes constituées depuis quelques années par les Germaine Comeau, Marcelle Comeau et Gérard Comeau, ce dernier ayant publié en 2014 et 2015 des albums de photos anciennes de la région ; celles aussi d'Harold Robichaud, qui depuis les années 1970 a regroupé une importante collection de photos anciennes sur la région du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse.

Chacun des chapitres est introduit par un court texte suivi de photos sommairement identifiées. Titres et contenus des chapitres : Les travaux et

les jours (36 photos) ; Quelques aspects de la vie économique (51 photos) ; Le monde de l'éducation (17 photos) ; La place de la religion (24 photos) ; Les loisirs et les activités culturelles (84 photos). La bibliographie des études et des sources clôt le travail, notamment par une copieuse liste des collections publiques et privées d'images anciennes. Le dernier chapitre, on le voit, compte 84 photos sur les 216 de l'ouvrage, c'est-à-dire près de 40 %. Il montre les déplacements, des musiciens, des veillées, des réceptions et des anniversaires, des pique-niques, des concerts et des spectacles, le Festival acadien de Clare, « premier festival acadien de la planète ». Les auteurs expliquent ainsi le grand écart : « Soulignons pour conclure qu'il est un peu ironique de constater que c'est la section sur les loisirs qui comporte le plus de photos. Comme si la vie des Acadiens de la première moitié du xx^e siècle consistait en une longue partie de plaisirs ! Ce n'est évidemment pas le cas, mais disons que peu de gens devaient avoir le réflexe d'apporter leur appareil photo lorsqu'ils s'en allaient sur les lieux de travail. » Laliberté et Robichaud nous rappellent par ailleurs les résultats des travaux menés par Marc-Adélarde Tremblay à la Baie Sainte-Marie peu avant 1960 qui peuvent aussi ajouter à l'explication. Le professeur d'anthropologie de l'Université Laval et son collègue Marc Laplante, dans *Famille et parenté en Acadie* (Ottawa, Musée national de l'homme, Publications d'ethnologie, n° 3, 1971) exposent en effet que les Acadiens de la Baie Sainte-Marie avaient conservé jusqu'à ce jour leur système de valeur, leurs coutumes et leurs traditions du fait qu'ils vivaient presque en autarcie, en contexte d'isolement culturel, et que la famille était le théâtre de tous les loisirs. Ces résultats peuvent-ils aussi expliquer l'importance accordée aux loisirs dans les archives photographiques ? Il n'est peut-être pas anodin de souligner que la Baie Sainte-Marie se donne elle-même cette image sur son site électronique destiné aux touristes quand elle affirme : « La région de Clare est reconnue pour sa joie de vivre, là où on retrouve les activités de partys de cuisine Musique de la Baie, le Festival acadien de Clare, les soupers aux fruits de mer les beaux vendredis et, récemment, la tournée en vélo du Gran Fondo Baie Sainte-Marie très populaires. » (<https://baiesaintemarie.com>).

Ce type de livre est à la mode si l'on en croit le nombre de titres publiés par d'autres maisons d'édition : 24 aux Publications du Québec dans la collection « Aux limites de la mémoire » ; 56 aux Éditions GID dans la collection « 100 ans noir sur blanc ». Si les livres de photographies anciennes sont à la mode et ont du succès, c'est qu'ils nous parlent, sans distinction sociale ou culturelle, tout comme la musique. Qui, dans la francophonie, même canadienne, connaît vraiment la communauté acadienne de la Baie Sainte-Marie issue majoritairement de la Déportation de 1755 ? Nous devons féliciter

Micheline Laliberté et Jean-Louis Robichaud ainsi que leur éditeur, Les Éditions de la Francophonie, d'offrir à toutes et à tous ce grand portrait de famille.

JEAN SIMARD
Université Laval

LECLERC, NATHALIE. *La Voix de mon père*. Montréal, Leméac, 2026, 153-[1] p. Photos. ISBN 978-2-7609-4739-9.

Nathalie Leclerc, « la fille de... », aura dû attendre près de trente ans après la mort de son célèbre père pour se décider à publier ce qui ressemble beaucoup à une lettre d'amour adressée à celui qu'elle appelle plus d'une vingtaine de fois son héros, cet homme plus grand que nature qu'elle élève, tout au long de sa narration, au rang de géant, de demi-dieu. C'est un hommage qu'elle a voulu rendre, dans son premier récit, à celui qu'elle a toujours aimé et dont elle a eu beaucoup de difficulté à se séparer.

La Voix de mon père est constitué de quatre-vingt-dix courts textes souvent de moins d'une page, sans doute écrits à divers moments de son existence, depuis son enfance et son adolescence jusqu'à l'âge adulte. L'écriture, pour elle, n'a pas toujours été facile surtout que, à l'école primaire qu'elle fréquente alors à Beauport, une religieuse l'a accusée de plagiat devant ses camarades. C'est Jean Royer, un ami de son père, qui l'a encouragée à continuer à écrire et à publier pour se libérer en quelque sorte de ce cauchemar qu'elle a vécu.

Divisés en sept parties, les récits de *La Voix de mon père* sont ordonnés selon quelques thèmes ou sujets. La première, « Il était une fois », en compte six et se rapporte à une époque qu'elle n'a pas connue, celle de l'enfance de son paternel, qui dérange par sa gaucherie son père et les autres ouvriers de la ferme familiale. Aussi demande-t-on, un jour, à ce jeune « garçon, assoiffé de merveilleux » (p. 14) de quitter ce pays de « bûcherons, trappeurs, commis voyageurs, draveurs » et d'aller « écrire ce qu'on fait » (p. 15). La mémorialiste n'a que de bons mots pour Fabiola, la mère de son héros, qu'il quitte adolescent, après ses études à Ottawa, pour venir s'établir dans l'île d'Orléans, pays de ses ancêtres, où il prend feu et lieu.

La deuxième partie compte vingt-quatre textes et porte sur l'enfance de l'auteure, depuis sa naissance à Boulogne-Billancourt, en banlieue de Paris, saluée par de grandes personnalités, tels Raymond Devos, Charles Aznavour, Georges Brassens, qui rendent visite à « la petite fée » (p. 21) à la clinique, et l'arrivée de Bobino, un chien recueilli à la fourrière, devenu rapidement un « grand frère et [...] protecteur » (p. 23), jusqu'à l'installation dans l'île d'Orléans, dans une nouvelle maison sur la terre de Jos Pichette, un presque frère du père, qui deviendra rapidement le plus grand ambassadeur de ce